

La Presse

1. La Presse. 1836-07-23.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ÉTRANGER:

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Le paquebot des États-Unis nous a apporté les journaux de New-York jusqu'au 27 juin; ils s'occupent principalement des débats du congrès relatifs au bill des dépôts. Ce bill, après avoir été adopté dans les deux chambres, a reçu la sanction du président.

On lit dans le *Globe* de Washington: « Le bill des dépôts a reçu l'agrément du président. L'article le plus important de cette loi est celui qui institue les divers états dépositaires de tous les fonds publics qui se trouveront au trésor le 1^{er} janvier prochain, dépassant la somme de cinq millions de dollars. Les états s'engagent respectivement à payer les engagements du trésor de la manière prescrite. Au moyen de l'amendement que la grande majorité de la chambre des représentants a fait adopter, tous les caractères du bill qui tendaient à faire de ce transport des fonds aux États-Unis un prêt ou un don ont disparu, et d'après la loi telle qu'elle est maintenant, les états ne sont plus que de simples dépositaires, comme les banques où l'on place les fonds publics. Nous pensons que si le bill est passé dans la forme primitive, le président, malgré son désir de voir les dépôts publics réglés par la loi, aurait opposé son veto. »

(Morning Post.)

GUERRE DU TEXAS. — Les dernières nouvelles du Texas sont du 29 mai. A cette époque, les Mexicains étaient en pleine retraite, et les Téhéens s'acharnaient à leur poursuite. On craignait qu'ils ne missent à mort les généraux Santa-Anna, Cos, Almonte et d'autres officiers, par représailles du massacre des troupes texiennes dans la bataille du 21 avril. Les deux plénipotentiaires du Texas, MM. Hamilton et Childers, étaient à Washington le 6 du mois dernier. On dit que ces commissaires désirent d'abord empêcher le gouvernement américain de terminer des négociations avec le Mexique, pour l'achat du Texas; et en second lieu négocier eux-mêmes la reconnaissance de leur indépendance. Ils ont soumis divers documents au congrès, afin de prouver que le Texas est un état souverain, bien organisé, dans l'exercice plein et entier du gouvernement comme peuple indépendant. Le congrès américain ne s'est pas encore prononcé sur ces questions.

On croit que la guerre des Indes touche à son terme. Le principal chef Neah Matblo, avec ses deux fils, a été fait prisonnier. (Standard.)

Tous les états du Sud s'empressent d'envoyer à l'armée texienne leurs contingents de volontaires; et de leur côté, les Mexicains renforcent le plus qu'ils peuvent leur armée. (True Sun.)

NEW-YORK, 27 juin. — Il est certain maintenant que dans quatre mois dix mille hommes se trouveront sur la frontière du Texas; le gouvernement a pris l'engagement formel de ne jamais reconnaître l'indépendance de cette province et de défendre l'inviolabilité de son territoire. Tous les Mexicains s'accordent à dire que, dans l'intérêt même du Texas, on aurait dû fusiller sur-le-champ Santa-Anna. Les quatre cent dix-sept prisonniers de la Bahia ont été fusillés par ordre d'un favori de Santa-Anna, nommé Don N. de la Portilla. Don Pape Minnon avait été envoyé au lieu de l'exécution pour en être témoin. Le général Vital Fernandez a reçu du gouvernement l'ordre de lever deux cents hommes dans son département, et cela sur-le-champ; Urrea est en marche vers la Nouvelle-Orléans avec trois cents hommes qui sont actuellement à Nances ou à San Petricio. Le général Filiso a est à la Guadeloupe avec deux cents hommes. Le plan que l'on a adopté pour déjouer les tentatives des Téhéens peut être considéré comme définitivement arrêté. (Morning Chronicle.)

ESPAGNE.

La suppression, par le gouvernement actuel, des monastères en Espagne, était une mesure réclamée par l'accroissement des lumières nationales. Ces établissements étaient devenus un fardeau pour l'état, bien qu'ils eussent pu avoir leur utilité dans les premiers siècles. Mais il est à craindre que le mode de suppression ait été dicté par un esprit plus ardent que discret. Les moines ont été partout chassés sans qu'il ait été pourvu à leur subsistance. Comme il n'y a eu que peu de novices depuis 15 ou 20 ans, il n'y a eu qu'un petit nombre de moines qui aient moins de 50 ans, et la plupart sont plus âgés. Les lancers sans ressource dans le monde, à un âge déjà avancé, c'était une mesure très rigoureuse; il eût été plus humain et beaucoup plus sage de réunir ces hommes dans un vaste couvent. Là, dans chaque ville principale, ces hommes auraient pu se livrer à leurs exercices de dévotion, et, peu à peu, ces établissements se seraient éteints. Ce n'est pas ce qui a été fait; il en résulte que les moines, incapables de suivre d'autres professions, et dégoûtés d'ailleurs du travail, errants de maisons en maisons pour mendier leur pain, exploitant la commisération publique, comme on peut bien le croire, ne négligent aucune occasion d'exciter l'indignation pour les traitements qu'on leur fait subir. Ils ne manquent pas d'associer leur cause à celle de l'église et de don Carlos. Les milliers d'émisaires envoyés ainsi dans toutes les directions ont presque partout réussi dans leurs croisades auprès des paysans. C'est ici une nouvelle difficulté contre laquelle le gouvernement actuel est forcé maintenant de lutter; et elle a été amenée par le zèle mal dirigé des amis du gouvernement, plus intéressés que jamais à ne rien négliger pour terminer la guerre civile. (Globe.)

COMMENT NOTRE THÉÂTRE CESSA D'ÊTRE ORIGINAL
POUR DEVENIR IMITATEUR.

Peut-être ceux de nos lecteurs qui ont la patience de nous suivre dans les études que nous faisons sur l'art dramatique s'étonneront-ils que nous allions soulever parfois, à propos de recherches aussi spéciales en apparence, et de fait peut-être aussi frivoles, ces grandes questions de civilisation, de socialité et de gouvernement, qui semblent bien plutôt réservées au barin puissant de l'histoire qu'à la plume légère de la critique. Nous aussi, quand nous nous enfonçons dans le labyrinthe du passé, nous faisons les premiers pas croyant à un voyage court et borné; puis au fur et à mesure que nous remontons, et que nous voyons à droite et à gauche de notre route les sépultures des hommes, les squelettes des villes, les ruines des nations, notre sujet s'agrandit comme notre horizon, l'art dont nous cherchons la naissance recule devant nous de siècle en siècle, de civilisation en civilisation, de monde en monde, jusqu'à ce qu'enfin nous voyons son berceau comme celui de Moïse flotter sur les eaux du Nil. Alors pareils à ces voyageurs qui espèrent toujours faire passer dans leurs récits l'intérêt qu'ils ont éprouvé à la vue des choses, et qui croient avoir découvert les premiers des contrées qui n'étaient que perdues, nous nous mettons, au risque d'être taxés de prolixité et de pédantisme, à décrire naïvement les accidents du pèlerinage que nous avons entrepris, les sinuosités de la route que nous suivons, et les aspects différents des paysages qui se succèdent.

C'est un voyage de ce genre que nous allons placer aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs. Nous sommes partis croyant nous arrêter au moyen âge de la France; mais arrivés là, nous avons trouvé la voie antique et nous avons poussé jusqu'à Rome; puis une fois dans la ville d'Auguste, la route frayée par l'art athénien était si visible à suivre, que tout en marchant sur ses traces nous nous sommes trouvés dans la capitale de l'Attique. Alors nous avons commencé notre fouille dramatique à travers les œuvres d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle, et nous nous sommes étonnés tout d'abord de la différence, du commencement, du progrès et de la décadence de l'art théâtral grec, avec les commencements, le progrès et la décadence de l'art théâtral français. En effet l'art théâtral apparaît en Grèce par le monologue, en France par la pantomime; en Grèce cent ans lui suffisent pour parcourir toute sa période, en France cinq siècles lui sont nécessaires à peine pour le conduire où nous le voyons. Chez les Athéniens, il reste constamment original, chez nous presque dès son enfance il devient imitateur. En Grèce il arrive après la civilisation, à Paris il la devance. Remontons aux causes.

Lorsqu'Eschyle parut, il y avait déjà cinq cents ans que la langue grecque était formée. L'ionien Homère, que ses longs voyages avaient fa-

LÉGION ANGLAISE. — Notre correspondant de Bayonne et la plupart des correspondants des journaux anglais confirment les renseignements que nous avons donnés hier dans notre correspondance particulière. Néanmoins le *Morning Chronicle* et le *Standard* s'attachent à justifier la conduite des troupes anglaises, et repoussent l'accusation de lâcheté portée contre elles.

Le *Morning Chronicle* soutient de nouveau qu'aucun officier ayant quelque réputation militaire n'a exprimé le désir de quitter le service de la légion britannique, et que les officiers arrivés à Portsmouth partiront dans les quinze jours avec le brigadier-général Lemarchant. « Ce brave officier, dit ce journal, a trouvé ici, de la part des autorités espagnoles, toutes les facilités imaginables pour les opérations du recrutement, et l'on croit qu'il pourra emmener 300 hommes avec lui; il emportera aussi des effets d'habillement pour douze mois. Une justice à rendre à M. Isturiz, c'est que, depuis son entrée au pouvoir, tous les engagements contractés envers la légion ont été fidèlement remplis. Il n'est dû à la légion qu'un arriéré de deux mois, et nous croyons que l'ordre a été donné de payer les allocations de campagne pour le mois dernier. On prétend que les paiements se font irrégulièrement; cependant il ne faut pas oublier que, dans plus d'une occasion, les soldats ont reçu chacun un dollar. Les hôpitaux sont en bon état et les rations sont abondantes et de meilleure qualité. »

BAYONNE, 18 juillet. (Correspondance particulière.) — On a reçu par Villa-Franca de Guipuscoa la confirmation de la nouvelle du passage de l'Èbre le 15, à deux heures du matin, par la division expéditionnaire de Castille, sous les ordres du brigadier don Basilio Garcia; ce corps poursuivait sa marche sans rencontrer d'obstacles. Cordova et Orca, dans la nuit du 15 au 16, sont entrés à Vittoria à la tête de plusieurs compagnies d'infanterie et deux escadrons. Le 14, dans l'après-midi, le reste de la colonne, qui avait fait halte entre la Suela et Trevino, s'est rapproché de la vallée. Le général Villareal n'a pas quitté Salinas. Des lettres d'Iron annoncent que plusieurs soldats anglais qui, après l'échouage de Fontarabie, s'étaient cachés dans les bois, se sont présentés à Haudaye, décidés à ne plus servir pour la reine. Les Anglais ont, dit-on, brûlé la plupart de leurs morts, et ils ont passé la nuit du 11 à transporter leurs blessés; plusieurs ont déjà succombé à leurs blessures. Le général Evans est allé à sa porte est défendue à tous les visiteurs. La caisse de la légion est entièrement à sec.

CHAMBRE DES COMMUNES. — Dans la séance du 19, lord J. Russell a proposé de passer à l'ordre du jour, qui était la troisième lecture du bill relatif au cumul des bénéfices. M. Hume pense que la session est trop avancée pour discuter cette mesure, et demande, par forme d'amendement, qu'elle soit ajournée. Cet amendement a été appuyé par sir Robert Inglis et quelques membres ultra-toriques, qui condamnent le bill comme spoliateur du clergé, et par M. Duncombe, qui, au contraire, le signale comme trop favorable aux dignitaires ecclésiastiques. Lord J. Russell a persisté à demander la troisième lecture du bill. La chambre consultée décide que le débat sera ajourné à vendredi.

CLUB DU SUFFRAGE UNIVERSEL. — M. Feargus O'Connor, fondateur du club, vient d'adresser aux classes ouvrières de cette capitale une lettre dans laquelle il leur apprend que, par suite de la décision du comité central, la somme à payer en entrant dans le club vient d'être réduite de 5 sh. à 2 sh. 6 deniers, et la souscription annuelle d'une livre sterling à 10 shillings. Il développe la nécessité et les avantages du suffrage universel, et engage toutes les classes populaires à se faire inscrire.

TURQUIE.

Le *Mercur de Souabe* annonce l'installation d'un nouveau reis-efendi, qui a reçu la visite de tous les ministres et consuls français. Il assure néanmoins que le bruit du rappel prochain de M. Porsonby est accrédité à Constantinople.

— Le même journal assure que les sujets français ont accueilli avec indignation la nouvelle arrivée de Paris que le baron Roussin n'a pas la permission de se montrer comme autrefois au palais de Pers. Le grand éloignement du ministre de Persa est une véritable calamité pour le commerce français, et le nom de M. Auguis, membre de la chambre des députés, qui a montré une opposition si prononcée à cet établissement, est chargé des plus violentes imprécations.

FRANCE.

PARIS, 22 JUILLET.

Tous les pouvoirs, et particulièrement toutes les chambres, qui se sont succédé en France depuis longues années, donnent au pays une singulière mesure de leur intelligence dans l'administration des intérêts nationaux.

Dans certaines occasions, il semble que les hommes et l'or soient une matière sans valeur, qu'on peut prodiguer sans raison; dans d'autres, on discute les dépenses sou à sou, et l'on

miliarisé avec les quatre dialectes que l'on parlait dans le Peloponèse, dans l'Achaïe et dans l'Archipel, les fondit ensemble plus encore par amour national que par calcul philologique. En effet le devin antique avait présenté soit par le génie, soit par le cœur, la grande lutte de l'Asie et de l'Europe; il avait compris que le coup qui frapperait sa patrie lui viendrait de l'Orient; dès lors, Assyrien, Mède ou Pers, n'importe, tout lui était ennemi. Il choisit donc pour sujet de son poème la première victoire de l'Europe sur l'Asie, et afin que les chants qui célébraient cette victoire devinssent populaires, il créa une langue unitaire avec les éléments doriens, ioniens, éoliens, auxquels il joignit encore le dialecte de l'Archipel et le patois des côtes. Puis il fit de chacune des îles le berceau d'une déesse, la demeure d'un dieu ou la tombe d'un héros, et les rallia toutes par le lien de la religion au mont Olympe où se tenait la cour de Jupiter. C'est ainsi que procéda le Dante des mille ans plus tard, lorsque, dans le même esprit d'unité, il composa sa *Divine Comédie* avec tous les dialectes italiens.

La langue telle que l'avait faite Homère fut donc adoptée, et de ce jour la civilisation grecque est en progrès. Philon d'Argos fait frapper la monnaie d'argent, Lycorgue donne un code de lois à Sparte, la dynastie souveraine se tient à Corinthe et fait place aux Prytanes; les éphores sont établis à Lacédémone, les archontes gouvernent Athènes; Tyrée et Pindare chantent; Solon, proclamé législateur et arbitre souverain, refuse le trône pour établir le commandement de la loi. Thales de Milet, Chilon de Lacédémone, Pittacus de Mytilène, Bias de Priène, Cleobule de Rhodes, Périanthe de Corinthe, se renouvellent à lui, et forment les sept fleurons de sa couronne antique. C'est dans ce moment que se réalisent les pressentiments de l'auteur de l'Iliade; la réaction de l'Europe contre l'Asie s'opère. Darius, pour se venger des Athéniens, qui avaient envoyé aux Grecs de l'Asie-Mineure quel-ques secours d'hommes, à l'aide desquels ils avaient brûlé Sardes, prépare une grande expédition contre la Grèce. Mardonius en reçoit le commandement, perd une partie de son escadre en doublant le mont Athos, revient en Perse, remet le commandement à Datis, qui part à son tour, pénètre jusqu'à 140 stades d'Athènes, et se fait battre par Miltiade dans les plaines de Marathon. Eschyle, âgé de 55 ans, est blessé dans ce combat.

Voilà donc où en est la civilisation de la Grèce, lorsque le nom du père de sa poésie dramatique est prononcé pour la première fois, non pas sur la scène, mais sur le champ de bataille. Elle en était à sa seconde période, elle avait déjà en une école de sculpture et de peinture, qui était à l'école de Phidias et d'Apelles ce que furent le Giotto et Jean de Pise à Raphaël et à Michel-Ange; un siècle de la législation et de la sagesse qui touchait à sa fin, allait succéder pour elle le siècle de la richesse et du plaisir. Les Athéniens étaient donc assez instruits en religion et en his-

plaint l'humanité entière s'il arrive qu'un malheureux attrape la fièvre.

En effet, une menace de guerre surgit-elle, les millions et les hommes se votent avec enthousiasme; et les gouvernements paternels, aussi bien que les chambres économes, exposent facilement à ce terrible jeu des combats la fortune, les populations, l'avenir du pays. Hommes, finances, matériel de l'armée et de la marine, tout peut être englouti dans quelques heures. N'importe, c'est la guerre, et la guerre est de sa nature dépensière et dévoratrice.

Certes, nous ne disons pas cela à propos des guerres de la révolution, où il s'agissait de la défense du territoire; mais ces réflexions nous sont bien permises à propos de ce qu'on a appelé les expéditions d'Espagne et de Morée, et peut-être aussi la conquête d'Alger.

Dans cette dernière, on a joué cent millions et dix mille hommes contre un coup de vent, pour un coup d'éventail. On a été assez près de perdre la partie pour qu'on puisse dire qu'on l'avait assez légèrement engagée. Sans l'énergie de l'amiral Duperré, qui a deux fois réformé sa flotte sous l'orage, qui a ramené deux fois à la charge, du rivage d'Afrique, ses braves vaisseaux dispersés par le vent, sans lui, sans son énergie, c'en était fait de toute cette grande armée de terre et de mer, c'en était fait de tous les millions prodigués pour les équiper.

Eh bien! quand l'intrépidité de nos marins, et ensuite de nos soldats, a sauvé tout cela, quand la partie est gagnée, quand toutes les chances plus que douteuses de l'entreprise ont tourné en notre faveur; quand, au lieu de risquer des sommes immenses et des bataillons sur un coup de mer, nous avons une terre qui rendrait au centuple les millions et les hommes qu'on y sèmerait, on s'arrête, on rogne, on économise, on discute un crédit de douze cents francs.

Le placement, dit-on, n'est pas assez sûr. Qui sait, si on bâtissait un petit fort qui coûterait mille écus, si on faisait un chemin qui reviendrait à cinquante mille francs, si on creusait un canal qui occuperait un millier d'hommes, qui sait si tout cela ne serait pas de l'argent perdu? Mais risquer cent mille francs en constructions et en améliorations, il faut y regarder. Ce n'est que lorsqu'on les envoie à la bouche du canon que les trésors et les hommes ne sont d'aucun prix.

En faisant ces réflexions à propos d'Alger, nous ne prétendons pas les enfermer seulement dans ce cas exceptionnel. Cette inintelligence du pouvoir se manifeste partout. Il y a en France des préjugés de dépense inutile tellement établis, qu'on ne s'aperçoit pas des sommes colossales qu'on y jette sans cesse et de l'absurdité de ces dépenses.

Ce n'est pas seulement la guerre en France qui est dévoratrice, c'est le monumentalisme. Avec les millions de pierres de taille qui écrasent le sol de Paris, on eût fondé cinquante établissements qui nous manquent, on eût organisé un système de recrutement maritime qui nous eût assuré des matelots, on eût doublé notre marine, on eût amélioré notre agriculture, qui est dans un état déplorable; on eût respecté les forêts de l'état, dont le pays se dénuide tous les jours.

Non pas que nous voulions dire qu'il faille qu'un grand peuple n'ait pas quelques monuments nationaux qui le représentent dignement. La demeure du souverain et des pouvoirs législatifs, les bibliothèques nationales, les hôpitaux, les écoles, que tout cela soit grand et magnifique, soit; mais les hôtels de ministre, qui rappellent les caprices de Chambord et les délices de Versailles, cela nous semble au moins ridicule.

Nous irons plus loin, nous accordons que la splendeur d'une nation réside dans cette représentation de pierres. Qu'on bâtisse, nous le voulons bien; qu'on enfouisse dans des murs des masses énormes de capitaux, nous ne discutons pas là-dessus; mais d'où vient, le lendemain d'un vote magnifique accordé à la vanité, cette parcimonie en face du besoin? Nous n'avons pas

toire pour reconnaître, au premier coup-d'œil, les dieux et les héros qu'on leur offrait en spectacle, et assez avancés en art pour comprendre le simple. Eschyle fit représenter *Prométhée*, le Faust antique.

Jusqu'à ce premier essai tragique, les seules représentations publiques étaient l'ode à Bacchus que l'on chantait sur un char ou sur des treteaux, pendant les jours consacrés à la fête de ce dieu. Eschyle introduisit sur la scène un interlocuteur parlant, qui reléguait les chanteurs au second plan, et devint le personnage principal. La tragédie de *Prométhée* n'est qu'un long monologue interrompu par le chœur, et cependant il y a déjà progrès sur Thespis, son devancier.

Les *Sept Chefs devant Thèbes* succèdent à *Prométhée*, le dialogue au monologue: le chœur continue de représenter la société, qui encourage ou accable, récompense ou frappe, purifie ou maudit.

Au milieu de ces premiers essais d'Eschyle, le cri de guerre se fait entendre de nouveau; le poète dépose sa lyre, et tire son épée: le soldat de Marathon court à Salamine. C'est encore l'Asie qui envahit l'Europe, le fils qui reprend le chemin frayé par le père. Xerxès suit Darius, part à son tour des ruines de Troie, étend un pont d'Abydos à Sestos, passe entre la riche Thasos et la commerçante Abdère, perce auprès de Sana l'isthme du mont Athos, passe sur le corps de Léonidas et de ses trois cents Spartiates, met au niveau de l'herbe Thèbes, Platée et Thespies qui se trouvent sur la route, se fait dresser un trône sur une des collines qui dominent l'Euripe, fait asseoir à ses côtés les rois de Tyr, de Sidon et de Silicie, envoie des troupes dans les îles voisines afin qu'aucun Grec ne puisse échapper à la destruction générale, et donne le signal du combat de Salamine.

Pendant ce temps, et au bruit de la mêlée, une pauvre marchande d'herbes met au monde un fils, auquel, en souvenir de la victoire remportée par Thémistocle, la mère donne le nom d'Euripide.

Eschyle retourne à Athènes avec les vainqueurs, et y est reçu à la porte par le jeune Sophocle, coryphée des adolescents.

Huit ans après, il fait représenter les *Perses*; c'est de l'histoire contemporaine, c'est de la tragédie nationale. Dans cette composition, un nouveau progrès se fait sentir; le dialogue succède au dialogue.

Voilà où en est l'art, lorsque Sophocle lui vient en aide, et fait jouer les *Trachiniennes*; ce n'est cependant encore qu'un élève; *OEdipe roi* en fera un rival, *OEdipe à Colonne* un vainqueur.

Sophocle naquit avec l'âge brillant de la Grèce; il vit sortir de terre les Propylées et s'agrandir dans les airs les marbres du Parthenon; il fut le contemporain de Périclès, d'Aspasie, de Socrate, de Laïs et de Platon. Il connut ce jeune Alcibiade, qui enfant ne voulait point apprendre à oser de la flûte, parce que cela le défigurait, qui jeune homme se faisait de pourpre, combattait avec un bouclier d'or, envoyait ses

d'invalides maritimes; nous n'avons pas d'écoles primaires; nous n'avons pas, surtout dans les départements, d'institutions spéciales où on apprenne à être un homme utile; nous n'avons pas de prisons qui ne soient d'infâmes cloaques, physiquement et moralement parlant; nous manquons de canaux; nous manquons de chemins de fer; nous manquons de banques locales, que devienne la liberté législative en face de tous ces besoins? Elle serre les cordons de sa bourse, et, qui mieux est, elle serre les cordons de la bourse des autres.

Qu'une société se forme pour une entreprise quelconque, il lui faut subir les entraves des bureaux, les entraves de la chambre, les entraves des savants, des commissaires; on discute les intérêts de l'argent que vous risquez. Si vous paraissez devoir gagner un peu, on met, au nom du fisc, la main dans votre sac (lémoine le sucre de betterave); s'il y a des chances de pertes, on se fait prudent à votre place, et on vous sauve, dit-on, d'une banqueroute; pendant ce temps les projets s'allanguissent, l'heure d'une exécution opportune se passe, et on vous permet, à bout de compte, de faire la moitié de ce que vous vouliez avec le double des charges que vous aviez mises dans vos calculs.

Voilà cependant où nous en sommes. Et l'on s'étonne de la gêne perpétuelle des affaires en France et des catastrophes régulières du commerce! on oublie qu'on ne lui prête aucun appui et que, s'il y a eu quelque essai dispendieux à faire, jamais l'état ne l'a fait pour son compte. C'est toujours quelque particulier qui a risqué sa fortune pour l'insurrection de tous, lorsque c'était le devoir de l'état. Les pompes à faire les bateaux à vapeur, les chemins de fer, les grands systèmes de métallurgie, n'ont point été expérimentés par l'état; cependant la perte de capitaux qu'il pouvait faire eût été inaperçue pour lui et eût saigné beaucoup de fortunes particulières, qui se sont absorbées dans des essais partiels sans unité et sans méthode. Ce que l'état eût tenté, au contraire, eût pu être fait avec un ensemble qui eût résolu toutes les difficultés; une fois la voie tracée à toutes les difficultés, il eût pu leur dire: « Allez en sûreté », l'intérêt particulier eût fait le reste.

Mais ce qui en France retiendra toujours les grands enfants industriels, c'est qu'il est assuré qu'en toutes choses nouvelles il y a des écoles coûteuses à faire. Aussi, lorsqu'on parle d'une invention quelconque, les habiles se tiennent à part, jusqu'à ce que ceux qu'ils appellent les imprudents aient mangé leur fortune à leur apprendre la manière de s'en servir.

Nous ne supposons pas que le gouvernement considère comme des encouragements à l'industrie ses médailles d'or et ses prix de douze cents francs. Lorsque le plus misérable inventeur d'une pomme de terre gagne cent mille écus à tromper le public, il serait trop honteux de penser que le savant ou l'industriel qui l'enrichit devra être satisfait d'un prix académique qui le laisse dans la misère.

Quoique le silence du *Moniteur*, ce silence qui inquiétait si fort quelques feuilles du tiers-parti, ce silence qu'elles regardaient presque comme une calamité publique, ait enfin cessé, et que la feuille officielle ait annoncé, sinon la volonté bien explicite, du moins la volonté de satisfaire le tiers-parti, il est loin d'être satisfait. Tout philosophe qu'il est, et bien qu'il ait affiché une modestie qui donnait lieu à penser qu'il se contenterait de peu, toutefois il demande encore. Il y a de son côté bien des services à récompenser, bien des fidélités patientes et courageuses qui n'ont pas désespéré du salut de sa cause; il faut donc que le tiers-parti continue son rôle de solliciteur, sous peine d'encourir le reproche d'ingratitude.

Mais toutes ces ambitions ne peuvent être traitées à un même taux de reconnaissance; comme il y en a de subalternes, il y en a d'élevées; s'il y en a envers lesquelles on peut s'acquitter à peu de frais, d'autres sont plus exigeantes, à celles-ci, à défaut de ministères dont le nombre est toujours fort limité, il faut quelque chose qui les en rapproche, quelque chose qu'elles puissent accepter sans déroger, sans déchoir.

En présence de tant de prétentions en disponibilité, la situation devient de plus en plus embarrassante. On s'est rappelé que l'opinion publique, d'abord opposée à la création des sous-secrétaireries d'état dont on avait fait l'essai au ministère de l'intérieur, avait fini par en prendre son parti, et qu'après tout on ne s'était pas mal trouvé de la tentative.

C'est la question d'économie qui arrête encore cette mesure, proposée par le président du conseil, toujours si fécond en expédients, et qui n'a rencontré qu'une faible opposition; car il y aurait à rendre compte de cette initiative un peu dispendieuse aux chambres, qui annoncent, comme toujours, pour la prochaine session une sévérité nouvelle, exemplaire même.

Mais d'ici à l'ouverture de la session ces belles résolutions pourront bien se modifier, s'affaiblir; et les craintes ou les scrupules qu'elles inspirent céderont sans doute devant des considérations plus importantes, sur-

tout devant le souvenir de récents triomphes obtenus dans des circonstances où la victoire paraissait douteuse.

Encore un hôte illustre, un souverain qui manquera au rendez-vous royal de Fontainebleau. Le roi de Naples n'y viendra pas chercher les consolations d'un veuvage qu'il a un peu oublié, au milieu des fêtes et des plaisirs d'une brillante réception. Il est vrai que dans cette ville on a mis tout en œuvre pour le consoler, et qu'on lui a fait presque espérer la main d'une archiduchesse qui est l'objet des vœux et des hommages de tant de prétendants.

Il était bien difficile qu'ici on ne passât pas tout-à-coup des démonstrations d'une vive amitié à celles de la froideur à l'égard d'un prince qui se pose déjà en rival heureux et préféré, et se glorifie prématurément d'une victoire qu'il n'a point encore obtenue. Mais n'eût-il montré dans sa conduite que la réserve la plus modeste et la plus délicate, il n'en restera pas moins atteint et convaincu d'une démarche dans laquelle il n'aurait pas rigoureusement observé toutes les convenances.

Le roi de Naples a paru sentir, il a compris que sa présence aux Tuileries le mettrait dans une très fautive position, malgré les soins attentifs d'une hospitalité généreuse pour ne pas trahir le secret de sa mauvaise humeur.

Nous apprenons qu'on fait de nouvelles tentatives auprès de M. l'archevêque de Paris pour lui faire agréer un autre logement que celui qu'il occupe dans la maison des dames du Sacré-Cœur de Jésus, rue de Valenciennes; quelques membres de l'épiscopat s'expriment assez hautement sur ce sujet; ils voudraient voir M. de Quélen céder sur ce point, et accepter l'hôtel de la grande-aumônerie, rue de Lille, n. 2, que M. le prince de Croix n'a pas dédaigné d'occuper dans le temps, et qui est plus convenable, sous tous les rapports, pour un prélat que celui dans lequel il s'est réfugié.

Ce matin, à six heures et demie, une rencontre a eu lieu à Vincennes, entre M. Armand Carrel et M. Emile de Girardin. M. Emile de Girardin, atteint le premier, a eu la cuisse traversée par la balle de son adversaire, et M. Armand Carrel a été frappé au bas-ventre. MM. les docteurs Baude et Max, qui assistaient les combattants, leur ont prodigué les premiers secours. M. Emile de Girardin a pu être ramené à Paris. M. Armand Carrel, atteint de la gravité de sa blessure, a été transporté sur les bras des quatre témoins au domicile de M. Peyra, à Saint-Mandé.

Les nouvelles que nous nous sommes procurées de deux heures en deux heures, nous rassurent complètement notre vive inquiétude sur l'état de M. Carrel, nous donnent cependant de l'espoir.

Minuit. — L'état de M. Armand Carrel continue à s'améliorer.

DEBATS DE LA PRESSE:

Le *Courrier Français* discute le projet de loi sur la garde nationale tel qu'il a été amendé par la commission. Il conteste le motif que donne le rapport au retournement du zèle manifesté par la garde nationale. La disparition des émeutes et le rétablissement de la tranquillité ne sont que des causes très secondaires, et qui n'agissent que très indirectement sur la masse. Le zèle s'est surtout refroidi parce que des espérances ont été trompées, parce que les résultats de la révolution de juillet n'ont pas soutenu l'enthousiasme que cette révolution avait inspiré, enfin parce qu'on a quelquefois fatigué la garde nationale, soit par des prises d'armes inutiles, soit par de ridicules exigences de costumes, soit par certaines prétentions d'un état-major qui a trop oublié qu'une garde civique n'est pas un corps militaire. En dehors de toutes ces causes, il y en a une qui est permanente: c'est la répugnance de la classe aisée pour l'égalité du corps-de-garde; répugnance qui a occasionné de fréquents subterfuges pour s'exempter du service dû à Paris, lieu du domicile réel, par l'apparence d'un service à la campagne. Le *Courrier* pense que la commission a amélioré le projet primitif, qu'elle peut l'être encore par les clauses, en ce qui concerne la détermination du domicile, et l'amende prononcée à défaut d'inscription, mais non pas en ce qui concerne la juridiction.

— A l'approche de l'anniversaire des journées de juillet, au moment où la France va, pour la sixième fois, fêter le souvenir immortel de la révolution qui a mis le droit national à la place du droit divin, et brisé ainsi cette chaîne des temps que la restauration s'était efforcée de renouer, le *Constitutionnel* espère que le ministère du 22 février ne montrera pas moins de levrier que ses devanciers. A cette occasion, il admire l'incroyable aveuglement du parti légitimiste, qui, par l'organe de la *Gazette de France*, adjure le gouvernement de mettre un terme à cette commémoration solennelle; amplifiant sur le discours dans lequel M. de Dreux-Brezé accordait des fonds cette année, pourvu que ce fût pour la dernière fois. Ce que veulent les légitimistes, la France ne peut le vouloir. La commémoration des journées de juillet ne peut avoir d'inconvénient que pour les légitimistes. Il faut donc les laisser commenter à loisir. Le *Constitutionnel* approuve la noble idée d'avoir confondu le souvenir de cette régénération nationale avec les souvenirs encore si frais et si beaux

de notre gloire militaire sous la République et sous l'empire. Mais ce n'est pas à ces pompeuses cérémonies qu'il faut songer; la nation doit à sa date, à son programme, quelque chose de plus significatif. En cette matière, la plus grande réserve est commandée à la presse; mais si le gouvernement a pleinement conscience de sa force et de l'impuissance de ses adversaires, il devra se souvenir qu'il est le ministère de la conciliation.

— *L'Impartial* traite aujourd'hui la question de l'avenir des Etats-Unis, sur laquelle le discours de M. John Quincy Adams a ramené l'attention publique. La France, après avoir payé un peu à contre-cœur ses 25 millions, capital et intérêts, à ces amis qui savent si bien compter, s'était remise à oublier un peu cette patrie de Washington, qui ne paraît guère se souvenir, de son côté, qu'elle doit à la France quelque chose de la liberté dont elle jouit. La conclusion de ce journal sur les événements du Texas, dont le sort sera bientôt tranché par la décision du sénat américain, c'est que la reconnaissance de l'indépendance du Texas équivaldrait à sa conquête, et cette conquête à la dissolution et à la ruine de l'Union.

— Le *Journal des Débats* a publié sur M. de Cheverus un article d'éloges qui n'a été que l'écho du concert unanime de regrets suscité par la mort inattendue de ce respectable prélat. Le *Moniteur* a répété cet article, comme il a reproduit depuis quelques jours les articles les plus saillants de la même feuille. Cette adoption, par le journal officiel, de la teneur entière de l'article nous a fait remarquer les passages suivants, que nous n'avons pu nous empêcher de rapprocher du langage tenu par le *Journal des Débats*, dans ses discussions relatives à un mandement qui a fait grand bruit ces jours derniers. Nous citons textuellement:

« M. de Cheverus aurait pu, tout comme un autre, se plaindre de la persécution et se faire passer pour une victime et pour un martyr de la révolution; il aurait pu insinuer qu'on attaquait en lui la religion même, et mêler aux exhortations que son ministère lui donnait le droit d'adresser aux fidèles l'expression amère de son ressentiment. M. de Cheverus rendit plus de justice à la révolution de juillet et aux intentions sages et bienveillantes de son gouvernement. Il comprit parfaitement qu'au milieu de tant de révolutions et de bouleversements politiques, le plus grand service qu'on pût rendre au clergé, c'était de le tirer de la mêlée des partis. L'archevêque ne crut avoir rien à regretter, le Français accepta de bon cœur le gouvernement que la France s'était donné, l'oute la conduite de M. de Cheverus depuis cette époque a témoigné de la sincérité de ses sentiments. Dans toutes les occasions, il a fait éclater son respect, sa fidélité pour le roi, sa soumission aux principes de notre gouvernement; et quand la France a eu de grands malheurs à déplorer, ou des actions de grâce à rendre au ciel, on a vu M. de Cheverus joindre avec effusion de cœur ses prières aux prières et aux vœux du pays. Sa candeur ne lui aurait pas permis une soumission équivoque, et jamais l'idée ne lui serait venue de faire de la religion un instrument de parti.

« On a été d'autant plus touché, qu'on se souvenait mieux du mal que quelques membres du clergé avaient fait à la religion en la compromettant dans des querelles politiques. La conduite toute pacifique de M. de Cheverus semblait une satisfaction donnée au pays, et une protestation de la religion contre les fautes de quelques-uns de ses ministres. Le clergé doit peut-être plus encore qu'il ne pense aux vertus de M. de Cheverus.

— La *Quotidienne* examine, comme le *Courrier Français*, le projet de loi qu'elle appelle projet de loi de l'état-major de la garde nationale sur la garde nationale. Ce journal reproche à ce projet, comme aux autres projets de lois de l'ordre de choses, de manquer de sincérité; mais il le croit combiné avec moins d'adresse. Il voit la pensée du projet dans l'article qui rend l'uniforme obligatoire, pensée due à la vanité militaire des officiers de l'état-major. Les autres dispositions ont été introduites parce qu'on n'osait pas faire une loi seulement pour l'uniforme; mais elles sont tellement exorbitantes, qu'il n'est pas possible qu'elles soient adoptées.

DEBATS JUDICIAIRES.

ASSOCIATION D'USURIERS A PARIS.—GRAVE INCIDENT.

Tout ce que Paris renferme de jeunes gens à la mode se trouvait ce matin réuni dans l'escalate de la police correctionnelle; les uns plaignants, les autres témoins, presque tous appartenant aux familles les plus honorables, et parmi lesquels on peut citer le jeune duc de B..., le baron D..., le vicomte de B..., et près de cinquante autres viennent se plaindre de prêts usuraires dont ils ont été plus d'une fois victimes, et qui sont reprochés aux sieurs Noël Jeannin, Jean Guet, Henri-Antoine Joyeux, Théodore Beauvais, Jean Baptiste Burillon, à la femme Agnes-Victoire Monard, femme Ribot, et au sieur Louis-Xavier Tharin, assis au banc des prévenus.

A l'ouverture des débats, MMes Delangle et Moulin, avocats des plaignants, posent des conclusions par lesquelles leurs clients déclarent se porter parties civiles, et réclament le remboursement des sommes dont ils ont été lésés par les prévenus.

MMes Goyer-Duplessis et Fijon, avocats de ces derniers, opposent à ces conclusions une fin de non-recevoir, tirée de la nature du délit d'usure.

Suivant ces défenseurs, la loi du 5 septembre 1807 ne considère et ne punit pas comme délit un fait particulier d'usure; c'est seulement l'habitude, c'est-à-dire la réunion de plusieurs prêts usuraires que la loi déclare délit et qu'elle réprime par des peines correctionnelles; or, chacun des plaignants ne peut reprocher aux prévenus qu'un fait isolé, qui, par conséquent, ne peut être qualifié délit; chacun d'eux ne peut donc prétendre exercer devant la police correctionnelle l'action civile dont l'article 3 du Code d'instruction criminelle n'autorise l'exercice que pour la réparation du dommage causé par un délit proprement dit. Les défenseurs tirent de ces raisons la conséquence que la réclamation formée par les parties civiles doit, dans l'espèce, être portée devant les tribunaux civils.

aux jeux olympiques et remportait trois prix à la fois; qui, sachant adopter tout à tour les vices et les vertus des peuples qu'il visitait, étonna l'Asie par son luxe, s'aparte par sa frugalité, la Thrace par son intempérance, la Béotie par sa vigueur, l'Ionie par sa mollesse, et qui répondit à l'aimour de Timée, femme d'Agis, non point parce qu'il l'aimait, mais afin de laisser un roi de sa race pour anéantir Lacédémone. C'était l'époque où Périclès répudiait sa femme pour épouser Aspasia; proscrivait Timoclide et Cimón afin de n'avoir pas de comptes à rendre à la république, employait un million par an à corrompre les Spartiates, augmentait les tributs d'un tiers pour faire tailler des statues, et déclarait la guerre aux Mégariens parce qu'ils avaient enlevé une courtisane.

L'art dramatique ne pouvait rester grand et sévère au milieu d'un pareil siècle; Eschyle avait guidé ses premiers pas; Sophocle le mena à son apogée; Euripide vint à son tour, et ouvrit à sa vieillesse la route splendide de sa décadence.

Après Euripide, vous cherchiez vainement l'art dramatique en Grèce. Les rhéteurs remplacent les poètes, les discours succèdent aux œuvres, les chaires fleurissent, et les théâtres tombent. L'école d'Alexandrie meurt en avortant d'une argutie; une seule palme reste encore à la Grèce, c'est celle de l'éloquence; Cicéron vient la cueillir, et la rapporte à Rome, humide encore des larmes de Moïse le vieux, rhéteur de Rhodes.

C'est que les temps de la Grèce sont révolus, et que ceux de Rome commencent. La civilisation fait un nouveau pas d'Orient en Occident; Scipion remplace Themistocle, César succède à Périclès. Rome, qui a emprunté à l'Etrurie éteinte ses cérémonies religieuses, une partie de ses lois, ses personnages consulaires, sa couronne d'or, sa chaise curule, son bâton d'ivoire, va emprunter à Athènes qui s'éteint ses arts, ses sciences, sa langue et sa poésie; car Rome est encore âpre, sauvage et inculte, et lorsque Rhodes, Athènes et Corinthe renferment à elles trois plus de cent mille statues, Rome ne possède encore qu'une image de Cérès, fondue avec l'or confisqué à Spartius Cassius, condamné à mort par son père pour avoir conspiré contre la république (1).

La langue grecque est peu connue à Rome pendant les cinq premiers

siècles de sa fondation. La mission des ambassadeurs envoyés par les décaploirs pour étudier les lois d'Athènes et de Sparte n'est rien moins que prouvée, puisque le style des douze tables est essentiellement latin. Les premiers essais dramatiques des Romains furent populaires et nationaux, et les vers fescennins et saturniens, dont se composent les jeux scéniques, représentés à Rome l'an 392, n'étaient empruntés à aucune littérature étrangère. Ce ne fut que l'an 314 de Rome, 130 ans après la mort d'Euripide, que Livius Andronicus fit jouer sa première pièce, imitée des Grecs. Cinq ans après Caecilius Nevius suit son exemple. Ce dernier qui, du reste, était né en Calabre, parlait si correctement les deux langues, qu'il écrivait dans l'une, et apprenait l'autre à Caton l'Ancien. L'élève, satisfait du maître, le ramena de Sicile à Rome, et lui donna une maison sur le mont Aventin. La richesse de la récompense prouve que Caton avait reçu d'Ennius un présent encore rare en Italie.

Peu à peu ses rapports commerciaux avec la Grande-Grèce et avec l'Archipel, ses guerres avec la Sicile, et son alliance avec Marseille, popularisèrent à Rome la langue de l'Attique. Plante et Terence ne sont que des imitateurs d'Aristophane et de Ménandre. Sénèque traduit Sophocle et Euripide; *Virgile est la lune d'Homère*.

Bientôt l'invasion du christianisme donne un nouvel éclat au flambeau athénien. Les pères de l'Eglise attaquent les croyances de l'Iliade avec la langue d'Homère; les rhéteurs leur répondent dans le même idiome. On parle encore latin à Rome, mais on ne dispute et l'on n'écrit plus qu'en grec. Néron raille Sénèque sur la rudesse de son accent, et Marc-Aurèle professe hautement son mépris pour la langue de Tacite et de Juvenal; enfin, Constantin lui porte le dernier coup le jour où il transporte le siège de l'empire des rives du Tibre aux bords de la mer Noire; les arts et les sciences suivent en courtois l'émigration impériale; l'Orient pour la dernière fois l'emporte sur l'Occident. Rome appauvrie du grec redevient latine. Le christianisme protecteur, ne de tout ce qui est prosaïque, adopte la langue populaire, et la sauve de l'invasion des barbares en l'abritant dans les cloîtres.

Cette fois, c'est l'Asie tout entière, l'Asie trop féconde et trop peuplée, qui ne peut plus nourrir ses enfants et qui déborde sur l'Europe; c'est un déluge de nations fauves qui se répandent sur la civilisation antique, l'envahissent, l'étreignent et l'étouffent. Territoire, mœurs, langage, tout disparaît sous le flot pressé des peuples qui se succèdent; le passé se sépare du présent, tous les liens qui l'y rattachent sont violemment rompus, le monde décrépit est mis à la refonte, une nouvelle division de royaumes s'opère, le soleil du christianisme se lève sur eux illuminant une ère nouvelle qui date d'hier; au-delà, tout est la nuit; car la seule lumière qui pourrait l'éclairer veille au sanctuaire des églises.

Dans cette grande loterie des empires, la Gaule, de province romaine

qu'elle était, devient royaume germanique, et trois éléments se combinent, de la réunion desquels naîtra la France: ces trois éléments sont le celtique, le roman et le teuton.

Ces trois éléments n'étaient point encore parfaitement fondus ensemble lorsque nous voyons poindre l'art dramatique à la surface de la société féodale; aussi apparaît-il sous l'aspect opposé qu'il avait en Grèce, c'est-à-dire muet au lieu de déclamateur.

C'est qu'en jetant les yeux sur la France du dixième siècle, on s'aperçoit que la première union nécessaire à l'art dramatique lui manque, celle du langage. En effet, le peuple parle la langue romane, l'aristocratie la langue teutonique, le clergé la langue latine. L'art, pour se faire comprendre au milieu de cette Babel du moyen âge, est donc forcé de recourir au geste, idiome primitif et universel; mais, caché sous le nom de jonglerie, il reste stationnaire et circonscrit entre deux hommes, deux femmes, un ours et un singe, dont se compose généralement la troupe comique, depuis le commencement du règne de Charlemagne jusqu'à la fin du règne de saint Louis.

C'est que les règnes précédents viennent de voir s'accomplir une grande révolution philologique: la langue d'Oïl l'a emportée sur la langue d'Occ, les troubadours sur les troubadours; un empire national se constitue à la rive droite de la Loire; la France vient de naître de la Gaule, et commence à balbutier, avec Godefroy de Paris, les premiers mots de la langue que parleront Corneille et Molière.

Si l'on veut étudier le point de suture entre l'idiome savant et le dialecte populaire, que l'on prenne Ville-Hardouin, Nangis et Joinville, alors on verra le latin, la langue sainte, la langue mystérieuse, la langue des initiés, qui, conservatrice des traditions du vieux monde, s'est perpétuée dans le nouveau, lutter dans sa vieillesse et sa décadence avec sa jeune et vigoureuse rivale: Nangis est à Tacite ce que Zoïme est à Homère.

Le défaut d'études spéciales et le désir d'être compris du plus grand nombre déterminèrent Ville-Hardouin et Joinville à écrire dans la langue vulgaire; l'envie de connaître les événements de la Terre-Sainte était si grande, qu'elle força les chroniqueurs à adopter l'idiome méprisé, mais répandu. Ville-Hardouin et Joinville eurent ne faire qu'un récit sans prétention, et au même coup ils écrivirent une histoire et créèrent une langue.

Dès qu'il vit un moyen de transmettre sa pensée par la parole, l'art s'empara et reléguait le geste au second plan, comme le monologue avait fait du chant: de ce jour il se trouva en progrès.

Cependant, histoire profane, histoire catholique tout se trouvait enfermée dans les cloîtres, arches saintes qui, flottant sur l'inondation des barbares, conservèrent au monde nouveau les archives du vieux monde,

(1) Excudent alii spirantia mollia aëra,
Credo equidem; vivos docent de marmore vultus;
Orantibus causas melius, colique meatus
Describit radio, et surgentia sidera dicent;
Tu, regere imperio populos, Romane, memento;
Hæc tibi erunt artes, paucas imponere mores,
Parcere subjectis, et dædellare superbo.
(*Enéide*, liv. VIII.)

NOUVELLES DIVERSES.

DÉPARTEMENTS.

Les avocats des plaignants repoussent avec force ce système, que combat également M. Godon, avocat du roi.

Le tribunal se retire en la chambre du conseil; après une délibération de plus d'une heure, il rentre en séance et rend un jugement par lequel il repousse l'exception proposée et ordonne qu'il sera passé outre aux débats. (Sensation.)

Les prévenus Joyeux et Gueix se retirent alors et déclarent entendre faire défaut au fond. Il ne reste plus au banc des prévenus que Beauvais, ancien clerc de notaire; Barillon, qui a plus d'une fois comparu en police correctionnelle, et la femme Ribot, marchande de cachemires sur le boulevard Montmartre; Jeanne et Tharin ne se sont pas présentés à l'audience.

Le premier témoin entendu est le sieur Jeunesse-Taurade, fabricant de sirops, rue de Choiseul. Il se plaint de toutes les déceptions dont son fils, aujourd'hui en Italie, a été victime. Selon lui, ce jeune homme aurait reçu de Joyeux, le prête-nom de Jeanne, baillier de fonds, deux ou trois millions de lettres de change, la plupart sans valeur, contre plus de 40,000 francs d'acceptations en blanc! De Beauvais il aurait reçu moins de 4,000 fr. d'argent contre 10,000 fr. d'acceptations; à Barillon il aurait souscrit à une échéance de 4 mois en 4 mois une lettre de change de 1,500 fr. pour 500 fr. d'argent, et un schall-rendu estimé 1,000 fr., et revendu 200 fr.

Vingt autres témoins sont encore entendus; leur déposition est en quelque sorte la même que la précédente, car c'est toujours le même mode et la même forme de prêt; il s'agit dans chaque plainte d'une petite somme, de 500 fr. par exemple, prêtée dans l'origine contre une acceptation du double, et qui, n'étant pas payée à son échéance, arrive de renouvellement en renouvellement à être deux et trois fois décaissée.

À 6 heures l'audience est levée et renvoyée à demain.

— La plainte en diffamation intentée par M. Emile de Girardin contre le journal le *Bon Sens* a été appelée hier devant le tribunal de police correctionnelle. L'avocat de M. Vigouroux, gérant du *Bon Sens*, se trouvant en ce moment à Limoges, une remise a été demandée en son nom, et non pas au nom de M. de Girardin, comme l'ont annoncé par erreur quelques journaux.

L'affaire a été remise à quatre semaines (au mercredi 17 août). (Gazette des Tribunaux.)

Nous apprenons que, par ordonnance royale du 16 avril dernier, *Bulletin des lois* 202, la commune de Chambly (Oise) a été autorisée à accepter la donation d'une maison et dépendances que lui a faite M. Pierre Wolf, pour l'établissement d'une école et d'une salle d'asile.

ORBEGOSO, PRÉSIDENT DU PÉROU.

Le président actuel du Pérou, Orbegoso, qui vient de terminer si vigoureusement la révolte de Sallaberry par la prise du Callao, est le premier magistrat suprême de cette république, depuis la mort de Bolívar, qui rappelle la fermeté et les talents administratifs du fondateur de la liberté dans l'Amérique du Sud. La défaite de Sallaberry met fin aux guerres civiles qui depuis trois ans se continuaient à de rares intervalles sur la frontière de Bolivie et de Cusco. Elle écarte définitivement du pouvoir Gamarra, exilé à la Paz, d'où il a pu quelquefois diriger des bandes de partisans sur le territoire péruvien, mais qui maintenant devient pour son ambition un véritable tombeau. Le Pérou, pacifié sous le sabre d'un consul, va probablement s'occuper de payer ses dettes, et faire en sorte de détester moins les Français.

La destinée de Gamarra, puissance déchue d'un autre monde, à quelque chose de romanesque. Après une rivalité opiniâtre et une guerre furieuse avec Santa-Cruz, le président de Bolivie, il fut lui-même obligé de céder la présidence du Pérou aux intrigues et aux baïonnettes d'Orbegoso; dans cette circonstance, il ne lui resta d'autre ressource que de se réfugier en Bolivie, sous la protection même de Santa-Cruz, qu'il avait cru un moment faire prisonnier comme un lieutenant de province gauchoise, et conduire à Lima, cette Rome de l'équateur. Il poussa la résignation dans l'exil, ou plutôt la haine contre Orbegoso, jusqu'à accepter le commandement d'une brigade dans son armée pour avoir le plaisir de paraître en ennemi dans le Pérou. Aujourd'hui, on le rencontre dans les rues de Valparaíso, et l'Europe n'est pas seule, comme on le voit, à montrer des rois découronnés et des dynasties réduites à l'état de famille bourgeoise.

Orbegoso du reste n'avait pas eu trop de peine à vaincre Gamarra, dont l'énergie résidait dans le caractère de sa femme; et le président actuel, bien qu'il redoutât cette dame plus que le mari, savait très bien ce qu'il faisait en s'emparant de l'administration à l'heure où ce n'étaient plus les mains d'un homme qui en tenaient les rênes. Si Gamarra même a résisté quelque temps aux manœuvres politiques et à l'insurrection militaire d'Orbegoso, il le doit à sa femme, Espagnole et Péruvienne à la fois de la meilleure trempe, et qui, maintenant compagne de sa retraite, n'abandonna la partie qu'avec sa dernière espérance.

Pour se faire une idée de Mme Gamarra, il suffira qu'on sache que dans la crise de sa déchéance, son mari ayant montré de la faiblesse, elle le souffleta sans miséricorde; et quelque temps avant de quitter le Pérou, comme on lui avait appris qu'un aide-de-camp du président avait fait courir sur son compte des bruits injurieux, elle manda dans sa chambre cet officier, lui reprocha sa calomnie, et lui déclara la figure à coups de cravache. Le Pérou est veuf de cette nouvelle reine des Amazones, qui justifiait les traditions fabuleuses laissées par Orellana sur les berges primitives du Maragnon, et Orbegoso ressemble à un dictateur qu'une autre Cornélie épouvante encore dans l'exil.

L'élection du successeur de M. Ampère à l'académie des sciences est ajournée; les causes de cet ajournement sont l'absence de beaucoup de membres et le désaccord des membres restants.

— Des scènes sanglantes ont eu lieu, dit-on, sur les frontières de Bosnie; nos troupes entrant sur le territoire de Bosnie ont tiré une vengeance éclatante des outrages commis par une partie de la population. Les bandes de brigands se sont débandées avec acharnement; plus de 500 hommes de deux côtés ont péri dans la lutte; mais enfin la panique s'est emparée de bandits, qui ont pris la fuite. Les troupes ont mis en feu dix ouvrages fortifiés. L'empereur a accordé au commandant général d'Agram et de Gratie la grand-croix de l'ordre de Léopold. Le roi Othon est attendu ici dans les premiers jours du mois prochain. Le prince de Metternich, qui comptait partir le 9 août pour ses domaines de Bohême, a dû renoncer à Kenigswardt le roi Othon; afin de ne pas manquer cette rencontre, il a remis son voyage à la deuxième quinzaine du mois prochain.

(Gazette d'Augbourg.)

Constantinople, 30 juin. — Jamais on n'a vu tant de voyageurs affluer dans notre capitale depuis que le service de nombreux bâtiments à vapeur a pris d'immenses développements. Il se trouve surtout ici une multitude de Russes. La peste fait de grands ravages à Smyrne et dans les environs, à Magnésie, elle n'a pas cessé un seul instant de sévir depuis quelque temps, et nous avons malheureusement nous-mêmes à déplorer ici quelques cas pestilentiels. On se plaint généralement des brigandages qui se commettent journellement et demeurent trop souvent impunis. (Item.)

Bohême. — *Teplitz*, 12 juillet. — Le roi Charles X, les ducs d'Angoulême et de Bordeaux, et le cardinal de Latil sont partis hier pour Budweis, où la famille doit provisoirement séjourner. La duchesse d'Angoulême est partie de Carlsbad par Pihon. On dit que Charles X se propose de revenir vers la fin d'août pour subir une nouvelle opération, la première ayant été suivie d'un succès complet. (Journal allemand de Francfort.)

— M. Wise, l'aéronaute, est maintenant à Philadelphie, retenu chez lui par une brûlure terrible, qui l'a atteint dans sa dernière ascension; samedi dernier, après s'être enlevé à Lancaster, il était descendu à Baltimore vers neuf heures du soir; la foule se pressait autour de lui avec des torches; la flamme s'étant mise brusquement en contact avec le gaz qui s'échappait du ballon, une explosion a été déterminée par ce contact. Tout l'appareil a été déchiré et M. Wise a été dangereusement brûlé. On espère cependant le sauver. (Globe.)

— On assure que le choléra vient de faire irruption dans une partie de la Croatie. (Mercure de Souabe.)

— Le baron Bulow est à la veille de cesser ses fonctions d'ambassadeur prussien à la cour d'Angleterre. S. E. est très estimée dans les cercles diplomatiques, et la baronne jouit de la même considération à la cour et dans la haute société. (Morning Herald.)

— Hier a eu lieu, dans la résidence de M. O'Meara, la vente de plusieurs objets qui avaient appartenu à Bonaparte. Le sabre magnifique porté par Napoléon en Egypte a été vendu 15 guinées; une tabatière d'argent, d'un travail superbe, 21 liv. st. 2 shillings (525 fr.); un beau portrait (miniature) de Napoléon, 2 liv. st. 2 shillings (55 fr.); une miniature en ivoire, représentant une vue de la tombe de Sainte-Hélène, 6 liv. st. 2 shillings (155 fr.); un couvert en or, aux armes impériales, avec un certificat de Joseph constatant que ce présent avait été fait à M. O'Meara pour sa fidélité à Napoléon, 14 liv. st. 14 shillings (390 fr. environ); la cuiller dont se servait Napoléon à Sainte-Hélène, 5 liv. st. 5 shillings (157 fr. environ). Neuf cuillers en divers tois se sont vendus séparément près de 5 liv. st. chacune (75 fr.). Une douzaine de cuillers à thé, qui servaient à Sainte-Hélène, 50 shillings chacune. Un modèle de bronze de la colonne de la place Vendôme de 22 pouces de haut, offert par la princesse Caroline à M. O'Meara, 7 liv. st. 7 shillings (195 fr. environ). Quelques lignes de la main de Napoléon, qui communication confidentielle de Napoléon au prince Eugène, portée de Sainte-Hélène par M. O'Meara dans la semelle de son soulier; en voici la traduction, faite par quelqu'un présent à la vente: « Je prie mes parents et amis de seconder M. O'Meara dans ses entreprises personnelles, et de croire à tout ce qu'il dira sur ma position actuelle et sur mes sentiments. » Il y a eu un grand concours d'amateurs pour ce lot qui a fini par être vendu 11 liv. st. 11 shillings (295 fr. environ). Une médaille d'or du couronnement représentant Napoléon et Marie-Louise devant l'autel sur l'un des côtés, et sur l'autre leur effigie. Il n'a été frappé que 20 de ces médailles, destinées uniquement aux membres de la famille de Napoléon et aux potentats de l'Europe. M. Phillips, avocat, l'a, dit-on, acheté 15 liv. st. (575 fr.). Un anneau pontifical, améthyste enchassée dans de l'or, représentant la tête du Christ, donnée par le cardinal Fesch à M. O'Meara, vendu 12 liv. st. 1 shill. (500 fr.); une petite mèche de cheveux de Napoléon; les cheveux, très soyeux, sont châtains clairs; on les croirait pris sur la tête d'un jeune enfant; vendus 2 liv. st. 10 shill. (75 fr.); la dent de Napoléon, sous verre et parfaitement conservée; c'est l'une des trois dents extraites par M. O'Meara à Sainte-Hélène; la première a été envoyée à la mère de Bonaparte; la deuxième à son frère, il a donné la troisième à son ami: vendue sept guinées 1/2 (environ 155 fr.). L'instrument qui avait servi à l'extraire, vendu 5 liv. st. 5 shill. (environ 55 fr.). Il y avait parmi les nombreux spectateurs attirés par cette vente un grand nombre de vieux officiers français; on voyait, à la tristesse empreinte sur leur physionomie, combien ils regrettaient de n'être pas assez riches pour ne pas laisser élever par d'autres tous ces objets, qui avaient appartenu à l'empereur. (Globe.)

Avesnes. — Des recherches se font dans le canton de Berlaimont pour trouver de la houille. Les actions de la fosse d'Aulnoye vont, d'ici, être vendues à une compagnie parisienne, et la compagnie d'Anzin fait solder à Hargnies. Il ne manque à l'arrondissement d'Avesnes que du charbon de terre pour voir son industrie se développer à l'égal de celle de l'arrondissement de Valenciennes.

Lyon, 20 juillet. — On attendait avec d'autant plus d'impatience des nouvelles du marché d'Aubenas, du 16, que c'est, pour ainsi dire, le premier marché régulateur du prix des soies qui se tiennent après la récolte opérée. Il s'y est trouvé plus d'acheteurs que de vendeurs, en ce sens du moins que beaucoup de demandes d'achats sont restées sans résultat, faute d'offres équivalant aux prétentions des détenteurs. On évalue, toutefois, à 600,000 fr. le chiffre des ventes qui se sont opérées. Les petites parties ne se sont pas cédées au dessous de 50 à 54 fr.; les moyennes, en jolie marchandise, se sont placées à 55 fr., et les grosses parties, ou filatures, à 53 fr. A ces prix, pas un brin de soie n'est resté sans preneur.

Marseille, 18 juillet. — Samedi soir, à neuf heures, une fille publique a été assassinée aux environs du Grand-Théâtre. Cette malheureuse a été trouvée dans sa chambre noyée dans son sang et sans vie; la blessure qu'elle avait reçue en dessous du sein était affreuse; on la suppose faite avec cet instrument à l'usage des cordonniers qu'on appelle ici un *tranchet*. La police est à la recherche de l'assassin, qui paraît avoir été porté à ce crime par l'appât des bijoux et de l'argent de cette fille qui s'élevaient, à ce qu'on assure, à une valeur de dix mille francs.

Orléans, 20 juillet. — La commune de Chevilly vient d'être témoin d'un acte de dévouement fraternel qui a coûté la vie à son auteur. Le jeune Alexandre Proust ayant vu tomber un de ses frères dans une fosse pleine d'eau, s'est noyé lui-même, en voulant lui porter secours. Cet enfant, si digne d'un meilleur sort, avait à peine 16 ans.

— On nous écrit d'Issoudun (Indre), 14 juillet:

« M. Carraud-Tourangin, d'Issoudun, a découvert dans son domaine de Prault, commune de Ségry, une marbrerie dont on commence déjà l'exploitation. Le marbre est d'un jaune marqueté d'étoiles grises et noires, il ressemble un peu au frêne écarlé. On espère trouver des bancs considérables, attendu que dans les propriétés adjacentes le sol présente les mêmes phénomènes.

« D'autres propriétaires se proposent de faire des fouilles, et il est possible que notre département voie s'établir une nouvelle branche d'industrie sous ce rapport. »

— On lit dans l'*Echo de Rouen*, du 20 juillet:

« Le château d'Arques est un des monuments du moyen-âge les plus remarquables du département de la Seine-Inférieure. Il fut fondé au 11^e siècle par Guillaume, comte de Falou, oncle de Guillaume-le-Conquérant. Richard de Normandie, qui en fit le siège en 1193, en devint possesseur par le traité de 1195. En 1203, Philippe en fit le siège. En 1569, Henri IV y remporta une grande victoire contre la Ligue.

Les ruines de cette vieille forteresse étaient la propriété d'un particulier qui vient de mourir; on croit qu'elles seront mises en vente avec d'autres propriétés, et qu'ainsi ce qui subsiste encore du château d'Arques pourrait être démoli. On assure que M. le préfet de la Seine-Inférieure a demandé quelques fonds au gouvernement pour faire dessiner cet ancien édifice. »

VARIÉTÉS.

PORTRAITS LITTÉRAIRES, PAR GUSTAVE FLANCHE (1).

Si la critique est considérée chez nous, à cette heure, comme une puissance; si elle a acquis le droit de cito littéraire, pour ainsi dire, et la liberté complète de la parole, c'est surtout à M. Gustave Flanche qu'elle en est redevable; qui oserait le nier? Grâce à lui, la critique a pris enfin à côté des productions de la pensée, la place qui lui appartient légitimement; elle s'est posée, vis-à-vis des poètes, avec une gravité pleine d'indépendance et de courage; et maintenant son autorité à parler est une histoire de cette lutte patiente et difficile et, en même temps, un résumé de discussions sur toutes les questions graves qu'a soulevées la jeune école poétique; c'est donc un double devoir pour nous de nous en occuper sérieusement.

Le premier nom qui s'offre à nos regards dans le champ de la critique nouvelle est celui d'un homme célèbre à plus d'un titre: le nom de Sainte-Beuve. A l'époque où Sainte-Beuve descendit pour la première fois dans l'arène, avec l'intention arrêtée de pousser l'art vers une réforme, ou plutôt de l'élargir à l'extrême, il dut compter sur la sympathie et le concours des intelligences éclairées, bien plus que sur ses propres forces; car, il faut en convenir, la besogne était rude et capable de décourager. L'école prétendue classique, à ce val sur une tradition routinière et corrompue, daignait à peine sourire aux efforts de la jeunesse laborieuse. Fiers de leurs triomphes passés, les disciples entêtés de l'art poétique prenaient en pitié les imaginations ardentes qui parlaient de

(1) 2 vol. in-8°, chez Werdet, 49, rue de Seine.

La Bible seule, livre de consolation, de croyance et de foi, était si loin des toutes les mains, du moins dans toutes les mémoires: l'imagination s'appuyait sur elle, et ne se sentait pas assez forte pour voler avec ses ailes, elle s'en fabriquait avec les plumes de l'histoire sacrée.

Alors l'art dramatique se trouva en France sous un rapport du moins dans la même position où il s'était trouvé en Grèce, agissant dans un monde tellement connu et tellement populaire qu'il n'avait qu'à nommer ses dieux et ses héros, car ses dieux et ses héros étaient connus de tous.

C'est ainsi que le mystère du Vieux-Testament représenté un demi-siècle après la mort de Joïnvile, et dans la langue de Joïnvile, se compose de 62,000 vers, occupe cent acteurs, et s'empare de tout l'espace compris entre la création du monde et le triomphe de Mardochée.

Lorsque la Bible fut épuisée on passa à l'Evangile: les mystères de la conception, le mystère de la passion et le mystère de l'assomption furent joués vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Ils employaient le premier 98 acteurs, le second 87, et le troisième 55.

Lorsque l'Evangile fut à sec, on fouilla les livres apocryphes. Le Protévangile de Jacques-le-Mineur, les deux Evangiles de l'enfance, celui de Nicomède, furent mis à contribution, et l'on en tira une multitude d'œuvres scéniques, dont le catalogue serait aussi long qu'ennuyeux.

Au milieu de tous ces essais, deux efforts remarquables sont tentés: l'un de réaction, l'autre de progrès; l'un par la langue savante, l'autre par la langue vulgaire.

L'un est le mystère de la *Destruction de Troie*, première évocation du spectre antique au milieu de la société du moyen âge, effort de la science pour ramener à la science. Il fut écrit en latin par Jacques Mirlet, étudiant es-lets de l'université d'Orléans, puis traduit en français. Quoique l'auteur se soit inspiré de Dares et non d'Homère, l'analyse nous paraît inutile. Sa date remonte à 1430.

L'autre est le mystère du chevalier qui donne sa femme au diable, première apparition d'une œuvre originale et populaire, effort de la nationalité pour créer un théâtre national; première pièce d'origine française, s'appuyant sur les traditions et les mœurs françaises. Sa date est de 1508. Quant à son analyse, la voici:

Un chevalier dissipe son bien en orgies, en chasses et en tournois, à l'instigation de ses deux écuyers, et malgré les avis de sa femme; lorsqu'il ne possède plus ni terres ni chevaux, il cherche à emprunter, mais chacun lui ferme sa porte et sa bourse. Le diable alors lui apparaît, profite de sa détresse, fait un pacte avec lui, et lui rend la richesse à la condition qu'il lui livrera sa femme au bout de sept ans; le chevalier renie Dieu, renie Jésus, mais dans sa courtoisie chevaleresque, refuse de renier la vierge Marie.

Le terme arrivé, le chevalier conduit sa femme dans un bois, et là il

lui avoue dans quel but il l'a amenée et entre quelles mains il va la remettre. Cet aveu se fait à la porte d'une église qui se trouve sur la route. La femme du chevalier demande et obtient comme dernière faveur d'entrer dans la chapelle pour faire sa prière. Elle s'agenouille devant la vierge Marie. Alors la mère de Dieu descend de l'autel, prend les traits de celle qui l'implore, la laisse dans l'église et sort à sa place. Trompé par la ressemblance, le chevalier la conduit à Satan; mais au moment où il va mettre la main sur elle, elle reprend son aspect céleste et son visage virginal. Satan, épouvanté, recule, car il reconnaît celle qui, de son pied nu, a brisé la tête du serpent. Trente personnes suffisaient à la représentation de ce mystère.

L'art français, on le voit donc, procède encore sur ce point comme sur celui de la pantomime d'une manière toute contraire à l'art grec. En France, nous descendons du composé au simple; à Athènes, nous montons du simple au composé: les deux arts se rencontrent au milieu de l'échelle, et le même progrès se trouvera atteint lorsque le nombre des auteurs sera fixé à un chiffre rationnel, quoiqu'il soit parti des deux extrêmes opposés.

Jusqu'ici, comme on le voit, notre théâtre est original; original par la forme lorsqu'il traite les sujets d'histoire; original par la forme et par le fond, lorsqu'il traite les sujets d'imagination (1).

Cependant, vers cette époque, de grands événements littéraires et politiques viennent de s'accomplir autour de la France, et vont réagir sur elle. Dante est né comme mourait Joïnvile qui, dans sa longue vie, avait vu passer six rois. Dante donne une langue à l'Italie, comme Homère en avait donné une à la Grèce et Joïnvile à la France. Outre celle qu'il créa, Dante parlait ou connaissait quatre langues, le latin, le provençal, l'allemand et l'hébreu.

Pétrarque qui vient après lui, aux mêmes connaissances philologiques, moins celle de l'hébreu, essaie de joindre l'étude de la langue grecque; il prend pour maître un savant de Constantinople, comme Caton a pris un poète de la Calabre, mais moins heureux que Caton, il ne réussit qu'à demi, et familier comme il l'était avec Cicéron et Virgile, il ne peut arriver à traduire couramment Homère.

Boccace lui succède, et tout en demeurant original, il n'en étudie pas moins la langue de l'Iliade et de l'Énéide, qu'il possède presque à l'égal de la sienne: cette science l'encourage à fouiller les vieilles bibliothèques

(1) Les noms des auteurs les plus connus de cette période sont ceux de Godfrey, de Paris; de Ruteboef, de Jean Bodel, du Bossu, d'Arras; d'Etienne Choquet, de Jean Michel et de Gringoire.

créer; ils haussaient les épaules avec dédain quand on prononçait devant eux le nom de Schiller ou de Shakespeare, et répondaient naïvement en citant Corneille et Molière, dont ils étaient loin de soupçonner le beau côté. Le public, peu avancé d'ordinaire dans les questions d'art, venait encore en aide aux prétentions de cette médiocrité stationnaire par impuissance, de telle sorte, qu'une rénovation prochaine en littérature paraissait au plus grand nombre un fait d'autorité.

Forcé de se frayer un chemin à travers l'ignorance, la raillerie sottise et la mauvaise foi, Sainte-Beuve ne s'en mit pas moins courageusement à l'œuvre. Il ne chercha point à guérir par les procédés ordinaires les aveuglements de parti pris, et dédaigna de plier son talent aux lois d'un raisonnement que ses adversaires ne sauraient ni ne voudraient comprendre. Sympathique par nature, avant tout, et doué d'un bon sens rare, il travailla seulement pour la partie du public qui ne demandait pas mieux que d'être instruite, et pour celle qu'un secret instinct entraînait vers la réforme; ne se hasarda jamais dans les questions de théorie générale. Soigneux au contraire de ne pas engager de hasardeuses batailles avant l'instant propice, il ne songea, pour l'heure présente, qu'à attaquer le passé dans ses défauts et à le réhabiliter dans ce qu'il a de beau et de méconnu. Comme le prouva depuis le succès de l'entreprise, il eut raison d'agir ainsi. Le rôle de la critique devait se borner alors à débayer la route pour les poètes qui viendraient. Ne nous étonnons donc pas aujourd'hui de trouver dans la critique de Sainte-Beuve moins de dialectique et de raisonnement que de détails minutieux et en apparence inutiles: il ne pouvait pas en être autrement. La nouvelle école ne pouvait courir les chances d'une lutte en champ clos que lorsque son existence serait constatée et reconnue; jusque là elle devait se borner à une guerre de partisans; c'est ce que comprit admirablement Sainte-Beuve.

Après la préface de *Cromwell* la question changea de face complètement. Les jeunes esprits qui, la veille encore, s'annonçaient avec une modeste réserve, ne mirent bientôt plus de bornes à leur ambition. Enivrés par le succès, tourmentés du besoin de produire pour soutenir les théories pompeuses qu'ils venaient de proclamer avec emphase, ils abusèrent d'abord de l'attention qu'on leur accordait, et causèrent aux amis sincères de l'art un chagrin réel. Je sois d'avis qu'en matière littéraire, aussi bien qu'en matière politique, à certains moments donnés, les réactions violentes sont inévitables, nécessaires même quelquefois. Mais, après la première période d'effervescence, il importe beaucoup, c'est encore ma conviction, de jeter en arrière un regard ferme et calme, et de se tracer résolument une route à suivre, si l'on aspire à de glorieux résultats. Loin de songer à cette sage et prudente mesure, la nouvelle école alla s'enfonçant de plus en plus dans les sentiers difficiles, se fiant au hasard pour en sortir, elle ne s'inquiéta pas de tenir les promesses les plus formellement faites; elle donna de journaliers démentis aux systèmes qu'elle avait énoncés; et, loin de livrer au public les chefs-d'œuvre qu'il avait droit d'attendre, elle sembla prendre à tâche de le mystifier. Le public, ne voyant point venir les chefs-d'œuvre, fit résistance, et se souleva contre les novateurs, auxquels il demanda compte de leurs engagements. Ceux-ci, devenus plus intraitables encore par la conscience qu'ils avaient de leurs fautes, et peut-être par le sentiment de leur impuissance à réaliser le programme imprudemment formulé, se retranchèrent soudain dans l'invulnérabilité du génie, déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient à personne le droit de chicaner leurs caprices, et finirent par se poser en dictateurs.

Les choses en étaient là quand M. Gustave Planche mit le pied dans la critique. Après avoir prêté quelque temps l'oreille aux débats bruyants qui s'élevaient autour de lui, il comprit que ces deux puissances rivales, le public et les poètes, avaient besoin d'un médiateur habile pour s'entendre; qu'il était urgent de leur arracher quelques concessions mutuelles et de les aboucher enfin sur le terrain de la discussion. A cette seule pensée, les novateurs se récrièrent plus fort que jamais, et recusèrent positivement le public et la critique, niant tout-à-fait la compétence de l'un et l'autorité de l'autre. Dans une crise pareille, que devait faire la critique? Ne devait-elle pas, épousant la cause la plus juste, élever la voix contre ceux qui repoussaient toute explication, contre ceux qui n'avaient au service de leurs idées qu'une volonté aveugle et sourde? ne devait-elle pas, au nom de l'art et de la raison, s'opposer avec une sévérité inflexible aux empiètements de la Fantaisie sur la Réalité, aux abus de l'omnipotence poétique, et protester solennellement contre la tendance au mépris d'une discussion rigoureuse? Oui, sans doute; tel était le devoir que la critique avait à remplir; et même, acceptant la partie telle qu'elle lui était offerte, elle devait profiter des circonstances pour se créer une position souveraine, pour se poser en face de l'invention comme un pouvoir rival, et porter une main hardie sur les couronnes usurpées.

Pour remplir cette mission dangereuse et difficile, il fallait un homme tout-à-fait nouveau, qui, étranger jusque-là aux querelles des deux écoles et aux prétentions littéraires, pût apporter dans la question un désintéressement complet. Sainte-Beuve, par sa position antérieure et même par la nature de son talent, ne pouvait être appelé à jouer ce rôle; M. Gustave Planche se présenta.

On le comprend facilement, M. Gustave Planche dut prendre dans la lutte la même attitude que ses adversaires. Une fois résolu à leur disputer le terrain pied à pied, il dut montrer comme eux une raideur et une exigence sans bornes. Représentant avoué de l'opinion, obligé par conséquent de traiter avec les novateurs de puissance à puissance, les formes tranchantes et le ton absolu lui étaient d'une indispensable nécessité. Plus l'entêtement persistait dans le camp ennemi et plus le critique devait avoir la parole sévère et la voix haute. Son allure, en raison de la résistance qu'il rencontrait, avait droit d'aller jusqu'à la rudesse ou au dédain, l'expression de sa pensée jusqu'à la brutalité et à la colère. Ceux qui ont fait un crime à M. Gustave Planche de ses formes acerbes n'avaient pas réfléchi à la gravité des circonstances dans lesquelles il était placé, et à l'importance des problèmes qui devaient se résoudre; car ils auraient compris que leur reproche était puéril et tombait de lui-même; ils auraient compris qu'en présence de la vanité superbe des novateurs la douceur passerait pour de la faiblesse, le respect pour de la lâcheté.

Tout homme qui voudra examiner la chose sans prévention se convaincra que M. Gustave Planche a bien fait de pousser la discussion jusqu'à ses dernières limites et d'être logique à tout prix. N'eût-il pas été coupable si, trouvant mille défauts à la cuirasse de ses adversaires, il eût évité d'en tirer avantage; si, pouvant se servir avec succès du raisonnement, il eût refusé de le faire par des raisons de convenance ou de politesse? Evidemment la critique doit sauter à pieds joints sur ces sortes de motifs, acceptables sans doute dans un salon, mais ridicules et dangereux vis-à-vis de l'opinion publique. Il y eut donc plus que de la dignité, il y eut de la force, de la conscience et du courage dans l'attitude impérieuse qu'adoptait M. Gustave Planche; la morgue dictatoriale contre laquelle il avait à combattre lui en faisait une loi suprême; nous le répétons.

En nous prononçant aussi ouvertement pour la franchise, même brutale, dans la discussion, nous nous devons d'adresser dès à présent quelques reproches à M. Gustave Planche: par exemple, d'avoir nié trop complètement la valeur des hommes auxquels il s'est attaqué. Nous accordons bien que ces hommes se sont égarés dans la voie qu'ils avaient ouverte, qu'ils ont marché sans but et à l'aventure, qu'ils ont menti à leurs promesses, qu'ils n'ont élevé aucun monument vraiment durable, et que leur œuvre est défectueuse en mille endroits; mais ce dont nous ne saurions convenir sans partialité et sans injustice, c'est que ces hommes n'aient pas une valeur formelle et relative.

Sans doute il ne faut pas en faire des soleils sans tache, ni les placer au-dessus ou seulement à côté d'une foule de grands hommes qui les dépassent de la tête; sans doute il ne faut pas reconnaître en eux les rois du passé et de l'avenir, ni partager l'estime et l'admiration qu'ils s'inspirent à eux-mêmes, ni répéter les cantiques qu'ils se chantent à tout propos; mais il convient cependant de leur laisser la part de gloire qu'ils méritent, de louer en eux une grande puissance de destruction. Leur tâche est accomplie, leur mission est terminée; ils n'ont plus rien à faire, nous le voulons bien; mais ce n'est point une raison pour nier ce qu'ils ont fait et l'importance réelle qu'ils ont eue. Comme architectes habiles, comme fondateurs définitifs d'un art nouveau, repoussez-les; contestez leur la puissance créatrice, défiez-les de jamais rien réaliser, vous en avez le droit; mais ne leur refusez pas d'avoir été d'insatiables démolisseurs. Reprochez-leur d'avoir voulu entreprendre ce qui était au-dessus de leurs forces et d'avoir échoué; mais ne les accusez pas d'avoir été inutiles ou nuisi-

bles au progrès, car ils ont fait faire un grand pas à l'art, soyez-en sûrs. Faites-leur comprendre en quoi consiste leur vrai mérite; expliquez-leur à eux-mêmes ce qu'ils sont, et en vertu de quelle idée ou de quel principe; mais ne les niez pas radicalement.

M. Gustave Planche, par suite d'un défaut essentiel, auquel nous reviendrons tout-à-l'heure, a éludé tout-à-fait ce côté de la question; ce qui est, à notre avis, une faute capitale. A ce défaut, sur lequel nous promettons d'insister, se rattache un second inconvénient fort grave dont c'est le lieu de parler ici, et qui se révèle dans la partie approbative du talent de M. Planche. A propos des deux ou trois exceptions que la critique a cru devoir faire parmi les productions nombreuses de notre jeune littérature, il s'est trouvé tout-à-coup complètement transformé. Comme si son procédé était applicable seulement aux idées susceptibles d'une réputation sévère, il est arrivé que M. Gustave Planche a été un écrivain de premier ordre et un moraliste profond, mais non plus un esprit critique, lorsqu'il s'est agi de louer.

Il s'est emparé de l'idée qui lui paraissait belle, et, au lieu de l'étudier scrupuleusement sous toutes ses faces, au lieu de la retourner dans tous les sens pour nous faire admirer le travail patient du génie, et nous enseigner de quelle façon l'inventeur avait dû s'y prendre pour arriver là; oubliant son rôle de juge, il s'est enfoncé dans la pensée du poète, il s'est amusé à la développer selon sa propre fantaisie, à tracer sur le même sujet le plan d'un autre livre. Au lieu de nous détailler avec soin les beautés de l'édifice qu'il avait sous les yeux, de nous introduire dans les asiles mystérieux qu'il y avait découverts, et de livrer à notre admiration des richesses que, sans lui, nous n'y eussions peut-être pas vues; au lieu d'appeler notre attention sur l'harmonie des diverses parties entre elles, sur la grâce des détails et sur la majesté de l'ensemble, il s'est complu dans une création nouvelle; il a élevé à côté du temple ou du palais déjà construits un édifice qui n'a de commun avec l'autre que la nature du terrain et l'horizon, c'est-à-dire d'une construction toute différente. En apparence, la forme extérieure est la même, la couleur est la même, la disposition interne et les ornements principaux sont les mêmes; entrez cependant, et vous ne tarderez point à vous apercevoir que vous avez été la dupe d'un magicien habile, et que l'œuvre que vous admirez tout-à-l'heure sur parole n'est point de l'homme que vous pensiez.

Selon nous, ces supercheries ingénieuses, quelque parfaites et agréables qu'elles soient, n'ont rien à faire avec la critique. Ce sont de belles ébauches de poème, bien dessinées; de belles pages de style, nourries de pensées fortes, abondantes en riches images; ce sont d'intéressantes études qui indiquent chez M. Gustave Planche une faculté créatrice égale souvent à celle du poète qu'il juge, mais que nous ne saurions approuver cependant telles qu'elles nous sont présentées; car la sorte de rivalité qu'élevait nécessairement entre l'écrivain et son juge ces harangues égoïstes, est tout-à-fait contraire au but que la critique doit se proposer.

D'où résulte ce double vice du talent de M. Gustave Planche? de l'absence complète d'une idée-mère. Ceci ne sera pas difficile à démontrer.

La littérature de la restauration, manquant nécessairement de vues générales, puisque sa mission était de détruire, et non d'édifier, a voulu suppléer à ce vide inexplicable qu'elle sentait en elle par un mot qui eût l'air de signifier quelque chose: elle a proclamé *l'art pour l'art*. Cette devise absurde réunit autour du nouveau drapeau littéraire un grand nombre d'écrivains dont nous sommes en droit aujourd'hui de nier la clairvoyance, et parmi lesquels se trouva M. Gustave Planche, nous sommes fâchés d'avoir à l'avouer. Si M. Gustave Planche eût entrevu l'avenir de l'art, loin de se laisser prendre ainsi qu'un enfant à la chimérique devise des novateurs, il l'aurait choisie, au contraire, comme leurs autres utopies, pour point de mire, et en aurait fait le sujet d'une vigoureuse discussion.

Malheureusement M. Gustave Planche, n'ayant rien à mettre à la place de cette idée, qu'on peut nommer en un sens rétrograde, s'est rallié fermement à elle. Dès-lors, placé dans une position fautive, il n'a pu contester que les résultats, et non le principe. Qu'est-il arrivé? c'est que la critique de M. Gustave Planche, bonne dans la partie de l'attaque, est restée incomplète dans les deductions. Elle a convaincu les poètes de mensonge, mais elle ne leur a point montré la vérité. Elle leur a dit: Vous vous trompez de route; mais elle ne leur a point dit: La bonne route est celle-ci. En un mot, M. Gustave Planche a mis en œuvre le même procédé que les amis de l'art pour l'art; il a fait de la critique pour la critique; rien de plus. Or, la critique pour la critique, c'est-à-dire la critique pure, sans arrière-pensée, sans prévoyance, sans divination, si je puis parler ainsi, sans idée mère enfin, n'est utile que pour les coups de main et les mêlées décisives. On peut bien lui demander du sang-froid et de la valeur dans l'action, mais il ne faut pas s'adresser à elle pour avoir des conseils le lendemain de la victoire.

Si nous avons rendu notre pensée telle que nous le concevons, on doit comprendre à présent d'où proviennent les deux défauts que nous reprochons à M. Gustave Planche. Il est bien évident, après cette exposition rapide, que la critique essentiellement analytique et agressive de M. Gustave Planche se refuse tout-à-fait à l'interprétation hostile ou favorable. Elle peut argumenter sur toute chose, mais elle ne peut rien expliquer. Elle est logique, mais elle manque de vues et d'inspiration.

Si l'auteur des *Portraits littéraires* récusait le jugement que nous hasardons ici à propos de son livre, nous le renverrions aux morceaux de formule qu'il a écrits, et il se convaincrerait que nous avons véritablement mis le doigt sur la plaie de son talent. En se rappelant à lui-même les rares et impuissants efforts qu'il a faits pour prévoir la destinée de la poésie moderne, il comprendrait très bien ce que nous lui disons. Les morceaux de formule que nous citons, très beaux comme style, et très louables à cause de l'intention qui les a dictés, confirment cependant l'opinion émise plus haut; car M. Gustave Planche s'y débat vainement contre les entraves et l'obscurité qui l'environnent. Tout en lui tenant compte du bon vouloir, on ne doit pas lui laisser d'illusions sur le succès de sa généreuse tentative. Le système de conciliation qu'il avait rêvé est une utopie sans importance; qu'il s'en persuade bien. Quand bien même les trois écoles rivales qui se disputent le sceptre littéraire à cette heure consentiraient à réunir en commun leurs théories et leurs systèmes, l'art ne serait pas sauvé pour cela. La confusion deviendrait plus grande, mais voilà tout. Les conciliations, ceci pourrait se prouver l'histoire de l'art à la main, n'aboutissent d'ordinaire qu'à une désespérante médiocrité. Et comment en serait-il autrement, puisque l'idée seule de conciliation indique une impuissance multiple? Mettre ensemble trois ou plusieurs zéros, les multiplier même les uns par les autres, est-ce un moyen d'arriver à l'unité? — Non, l'avenir de l'art n'est pas dans la conciliation, c'est-à-dire dans la réunion de trois méthodes inutiles; l'avenir de l'art n'est pas dans le péle-mêle des systèmes, dans l'amalgame des erreurs; il n'est pas dans la combinaison plus ou moins prudente, plus ou moins ingénieuse, plus ou moins adroite de quelques procédés de routine; l'avenir de l'art est là où M. Gustave Planche ne l'a pas cherché, dans les idées.

Au reste, disons-le hautement, nous ne voudrions pas que la critique de M. Planche eût été autre chose que ce qu'elle a été. Venue au moment le plus orageux de la lutte, elle eût perdu de l'intensité qui lui était nécessaire, en se livrant à trop de préoccupations. En cherchant à sonder l'avenir, elle aurait fait faute au présent. Or, les circonstances étaient trop graves et la nécessité de vaincre trop impérieuse pour que la querelle ne se vidât pas avec le plus de promptitude possible. Avant de songer à la guérison complète du malade, il était urgent de lui administrer un contre-poison violent. M. Gustave Planche a donc mérité de sincères éloges en demeurant fidèle à la tâche ingrate qui lui était confiée.

Ces réflexions nous conduisent naturellement à proclamer la nécessité d'une nouvelle critique. Maintenant que la plupart des problèmes sont résolus, et que les prétentions folles ont été réduites à leur importance réelle; maintenant qu'un examen sévère a remis les hommes à leur place et les questions en leur jour, n'est-il pas urgent, nous le demandons, de sortir l'art des sentiers arides où il est assés long-temps resté, et de le transporter enfin sur un terrain fertile? Tout le monde, sans doute, se décidera pour l'affirmation.

Oui, une critique nouvelle va venir, qui, succédant à la critique préparatoire de Sainte-Beuve, et à la discussion inflexible de M. Gustave Planche, complètera le passé en lui servant de couronnement. Tout en profitant des travaux précédents, elle s'imposera une tâche entièrement différente; elle évitera les paroles irritantes et les attitudes hostiles, aujourd'hui que la bataille a cessé, mais sans laisser empiéter sur ses droits ce-

pendant, sans rien céder de l'autorité souveraine qu'on lui a conquise. Son œuvre sera une œuvre d'initiation.

La critique de M. Gustave Planche aura donc été comme, la littérature qu'elle attaque, une transition utile et nécessaire. N'eût-elle que cette valeur historique, elle serait certaine de la durée; avec le beau style dont elle est revêtue, elle a droit d'espérer la gloire.

CHAUDES-AIGUES.

— M. Charles Dumas, qui tient l'emploi de tenor, avec succès, au Grand-Théâtre de Bordeaux, a débuté hier à l'Opéra par le rôle de Robert.

C'est un jeune homme de fort bonne façon, et qui a même une voix fraîche, nette, souple et étendue. La crainte l'avait saisi en se trouvant devant un auditoire nombreux et nouveau pour lui; mais on a pu remarquer que, sa crainte disparue, son talent lui restera.

— Nous avons dit que M. Meyerbeer était de retour de Bade; il est toujours dans le même état de souffrance et en butte à la maladie qui ne l'a pas quittée pendant les trois dernières années employées à composer les *Huguenots*. Il assistait à la représentation de cet ouvrage lundi dernier.

— On dit que le théâtre des Variétés vient d'être acheté par M. Aguado.

— Samedi dernier, M. Halévy, auteur de la *Juive* et de l'*Eclair*, a donné un magnifique dîner à tous les acteurs qui ont contribué au succès de ces ouvrages, et dont le talent a contribué à le faire nommer membre de l'Institut. Le banquet a été très gai; le meilleur accord a régné parmi tous les convives.

— On répète avec activité à l'Opéra-Comique le nouvel ouvrage de M^{me} Gay et de M. de Fontmichel, le *Chevalier de Canolle*.

— C'est le 22 juillet qu'a eu lieu l'ouverture de l'exposition de tableaux et dessins organisée à Moulins par les soins de la Société centrale des Amis des arts. Cette exposition est établie dans la salle de la Bibliothèque et dans une des salles adjacentes à la mairie. Le public y est admis tous les jours.

— La plus grande activité règne toujours au théâtre de la Porte-Saint-Antoine, qui brave les chaleurs avec succès. Dans quelques jours on donnera une pièce critique à propos de la manie des concerts d'été, qui de Paris passe à la province; elle est intitulée *le Chariot monstrueux*. Samedi dernier, Ferdinand, acteur de talent, s'est fait remarquer dans les *Habitants des Landes* par l'aplomb surprenant avec lequel il a joué une scène d'ivrogne sur les échasses et dansé la *Cachucha*; c'est du Mazurien pur. La pièce de M. Sewrin est jouée avec ensemble par Fournier, comique plein de vérité, et M^{lle} Mary, qui a été fort gracieuse dans un rôle de piquante landaise.

BOURSE DU 22 JUILLET.

La baisse a été plus sensible aujourd'hui que dans les bourses précédentes; néanmoins le 3 % n'a varié que de 10 c. Le 5 % a été très offert.

Le mouvement de baisse sur les fonds espagnols a continué; cependant, à la clôture, il y avait de la demande en dette active au cours de 58, qui a été la plus bas.

AU COMPTANT. Le 5 % a baissé de 25 c. et le 3 % de 15 c. La caisse hypothécaire a baissé de 1 fr. 25 c. Les obligations de la ville n'ont pas varié.

La rente de Naples a haussé de 5 c. et l'emprunt romain n'a pas varié. Il y a eu baisse de 1/4 sur la dette active, et de 1/8 sur la dette passive et sur les nouveaux différés. Les anciens différés n'ont pas varié. La prime des actions de la banque de Bruxelles a haussé de 1 fr.; l'emprunt belge et le 3 % portugais ont haussé de 1/8. L'emprunt du Piémont n'a pas varié.

FIN DU MOIS. Le 5 % a baissé de 15 c. et le 3 % de 5 c. La rente de Naples a aussi baissé de 5 c. Pas de variation sur le 3 % portugais.

Après la bourse, à 4 heures 1/2, 80 fr. 27 c. 1/2 demandé; 50 c. offert.

AU COMPTANT. — FONDS FRANÇAIS.

CINQ 0/0, jouiss. du 22 mars 1856, 108 75 65 60 55 60 65 60 65.

QUATRE 1/2 0/0, jouiss. du 22 mars, 105 25.

QUATRE 0/0, jouiss. du 22 mars, 101 90.

TROIS 0/0, jouiss. du 22 juin, 80 55 30 25 30 20.

BONS DU TRÉSOR à échéances.

ACTIONS DE BANQUE.

RENTES DE LA VILLE DE PARIS, 5 0/0.

OBLIGATIONS DE LA VILLE DE PARIS, 1207 50 1206 25 1207 50.

QUATRE CANAUX, avec prime, 1250.

CAISSE HYPOTHÉCAIRE, jouiss. de j. 762 50.

OBLIGATIONS de 500 fr. 4 0/0.

FONDS ÉTRANGERS.

RENTES DE NAPLES, jouiss. du 1 juillet, 100 40 45.

ÉTAT ROMAIN, oblig. 1851, 5 p. 0/0, jouiss. du 1 juin, 105.

ESPAGNE, dette active, 5 0/0, jouiss. de mai 1856, 58 1/4 1/8 58 38 1/8 58.

différée sans intérêt, 15 1/2.

passive id. 11 5/4 5/8 1/2 5/8.

EMPRUNT BELGE de 1854, 105 1/4.

EMPRUNT PORTUGAIS, oblig. 1855, 5 0/0, jouiss. de juin, 5 0/0 1855.

EMPRUNT D'HAÏTI, jouiss., de juillet 1858.

EMPRUNT DU PIÉMONT, 1112 50.

FIN COURANT.

TROIS p. 0/0, en liq. [Pr. cours D. cours.] Rente de Naples en liq. [Pr. cours D. cours.]

— fin courant. 80 35 80 50 — fin courant. 100 55 100 50

— à prime fin c. 80 30 80 50 — à pr. fin courant. 100 55 100 50

— fin pr. 80 70 80 50 — fin pr. 100 55 100 50

CINQ p. 0/0 en liquid. 108 80 108 65 — fin pr. 100 55 100 50

— fin courant. 108 80 108 65 — fin pr. 100 55 100 50

— à prime fin cour. 108 80 108 65 — fin pr. 100 55 100 50

— fin pr. 108 80 108 65 — fin pr. 100 55 100 50

COULISSE: avant la bourse 80 42 1/2. — A 4 heures, 80 57 1/2.

Report du comptant à la fin du mois. D'un mois à l'autre.

5 p. 0/0... 03 40 27 1/2

5 p. 0/0... 5 40

Naples... 15

Rome... 12 1/2

CHANGES.

LONDRES... 1 mois, 25 50 27 1/2. 5 mois, 25 45 42 1/2.

HAMBOURG... 1 mois, 183 1/2. 5 mois, 184 5/8.

AMSTERDAM, 1 mois, 57 5/8. 5 mois, 57 15/16.

Le change de Hambourg sur Londres étant à 159 1/4, l'or est de 0 95 % plus cher à Hambourg qu'à Londres. Le change de Paris sur Londres étant de 25 50, l'or est de 0 88 % plus cher à Paris qu'à Londres. Le cours du change de New York sur Londres est de 106 5/4 %. Le pair du change entre l'Angleterre et l'Amérique étant à 109 25 40 %, le change est de 2 82 % contre l'Angleterre. (Times.)

FONDS ANGLAIS. — Londres, 20 juillet. — Cité, 4 heures.

CONSOLIDÉS pour compte, ouvert à 91 1/4. — FONDS ESPAGNOLS, passive, 12 1/8.

— p. compte, fermé à 91 5/8. — différée, 17 1/8.

FONDS ESPAGNOLS, actif, 59 1/8. — PORTUGAIS NOUVEAUX, 80

— 5 p. 0/0, 50 1/4.

SPECTACLES DU 25 JUILLET.

Heures.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	GYMNASSE.	VAUDEVILLE.	VARIÉTÉS.	PORTÉ-MARTIN.	PALAIS-ROYAL.	GAITÉ.	AMBIGU.	CIRQUE-OLYMPIQUE.	M. COMTE.	PORTÉ-SAINT-ANTOINE.
7	FRANÇAIS.—Georges Dandin. Dépit. Première Affaire.	Le Luthier. Le Chalet. Le Calife.	Discretion.—L'Orpheline. Doyen. Famille de la Future.	Chapitre. Aventure de Casanova.	Le Comédien. Madelon. M ^{me} Gibou. L'Ours.	Lavallière.	Timbalier. L'Enfant. Baigneuses. Portrait.	Le Spectre et l'Opéline. Les Médiérs.	Amazambo. L'Arche. Hermann. Le Château.	Maudit des mers.	La Jeunesse. Brune. Tibbury.	Dix Francs. Création. Concerts. Habitant
7 1/2												
8												
8 1/2												
9												
9 1/2												
10												
10 1/2												
11												
11 1/2												
12												

Le Rédacteur en chef, gérant responsable, ÉMILE DE GIRARDIN.

Imprimerie de BÉTHONS et FLEON, rue de Valenciennes, n. 36.